









MLPo 20077

GRÉGOIRE LE ROY

# Les Chemins dans l'Ombre

PARIS

BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS

5. Rue des Beaux-Arts (VI<sup>e</sup>)

1920

5164 8

2020046

80<sup>r</sup>

F. orig  
Virginian.

## DU MÊME AUTEUR

- La Chanson d'un Soir (poèmes) . . . . . épuisé.  
Mon cœur pleure d'Autrefois (poèmes) . . . . . épuisé.  
La Chanson du Pauvre (poèmes). Paris, Mercure de  
France.  
La Couronne des Soirs (poèmes) . . . . . épuisé.  
Le Rouet et la Besace (images et chansons) . . . . . épuisé.  
Joe Trimborn (nouvelles). Paris, Figuière.

LES CHEMINS DANS L'OMBRE

Cet ouvrage a été tiré à 750 exemplaires, dont 15 sur papier du Japon, numérotés de 1 à 15 ; 35 sur papier vergé des Manufactures d'Arches numérotés de 16 à 50, et 700 sur papier vergé non satiné, numérotés de 51 à 750.

N° 85

GRÉGOIRE LE ROY

Les Chemins  
dans l'Ombre

PARIS

BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS

5, Rue des Beaux-Arts (VI<sup>e</sup>)

1920



A Charles Van Lerberghe.

Le jour succède au jour et l'année à l'année,  
Mais les cendres du Temps se répandent en vain  
Sur les feux de mon cœur; ma mémoire obstinée  
Rallume, chaque soir, un souvenir éteint.

Aujourd'hui, c'est le tien. Te voici donc encore,  
Comme autrefois fidèle aux diverses saisons.  
Tu pousses de la main la grille aux gonds sonores  
C'est toi, tu vas passer le seuil de ma maison.

Mais déjà mon aînée et Madeleine et Claire  
T'offrent le doux accueil de leurs bras étendus ;  
Et devant leurs transports, toi, l'homme solitaire,  
De te voir tant aimé tu restes confondu.

Je me rappelle tout : dans ton regard farouche  
L'humide éclat des pleurs brille soudainement,  
Et le pli, triste et bon à la fois, de ta bouche  
Se contracte de joie et d'attendrissement.

C'est qu'hélas ! tu le sais, ceux à qui la Nature  
Commande de t'aimer ont oublié sa loi ;  
Et seule, à son foyer, l'amitié simple et pure  
Te conserve ta place et t'attend sous son toit.

L'homme met son orgueil à dénombrer les portes  
Qui s'ouvrent avec joie au-devant de ses pas ;  
En aurais-tu compté plus d'une de la sorte ?  
Je ne sais, mais la mienne, oh ! oui, tu la comptas.

O douceur de se voir après les mois d'absence!  
Je m'élançai vers toi, tu t'avances vers moi;  
Pourtant nous hésitons à briser le silence,  
Tant nous paraît sacré ce premier temps d'émoi!

Puis tu me dis mon nom de ta voix amicale,  
Et ce nom prend soudain la saveur d'un baiser.  
Il n'est, en ce moment, d'autre mot qui l'égale,  
Il dit ce qui se passe et qui se va passer.

Alors ta faible main mais où ton âme pèse  
Noue autour de ma main sa tendre effusion,  
Et, bien que tout encore en cet instant se taise,  
Nos destins accordés marchent à l'unisson.

Qu'importe alors le temps et sa course à l'abîme!  
Nous chevauchons la bête enfourchée autrefois,  
Celle qui nous portait aux glorieuses cimes  
Des rêves fabuleux que l'âge après déçoit!

Et les plus beaux matins et les soirs les plus tendres  
Divisent leur silence en instants éternels  
Dont nous nous empressons de recueillir les cendres  
Pour que tout soit sauvé de ces jours fraternels.

Mais voici que le ciel s'obscurcit dans mon âme,  
Le sombre tisserand déjà serait-il là  
Qui vient jeter sur nous la douloureuse trame  
Des adieux détestés? Hélas! oui, le voilà!

Demain, mon grand ami, demain, mon pauvre Charles,  
Sera le dernier jour, et la fausse gaîté,  
Le rire que tu mets aux choses dont tu parles  
Me disent clairement que tu vas me quitter.

Demain, tes yeux profonds, gris et mélancoliques,  
S'obscurciront de pleurs en laissant ce jardin  
Que ton front a peuplé de rêves bucoliques,  
Et tes doigts énervés trembleront dans ma main.

Madeleine et ses sœurs t'escorteront encore  
Comme au jour que tu vins, mais d'un pas triste et lent,  
Et quand nous ouvrirons la grille aux gonds sonores,  
Nous serons étonnés que nous nous aimions tant.

Puis, avant que te prenne et t'absorbe l'espace,  
Une dernière fois tu tourneras les yeux;  
Notre voix, lyre humaine où la corde se casse,  
Étranglera le mot sans écho de l'adieu.

Le jour succède au jour et l'année à l'année,  
Mais les cendres du temps s'accumulent en vain;  
Chaque soir, dans le ciel, une étoile obstinée  
Rallume, ô mon ami, ton souvenir lointain.



Oui, je parle...

Oui, je parle une langue étrangère aux heureux,  
Dont les mots sont de deuil, de regrets et de larmes,  
Et qui n'a pas souffert n'y trouvera de charmes;  
La douleur ne s'écrit qu'en signes ténébreux.

Vous que la joie habite et qu'exalte l'ivresse,  
Laissez tomber ce livre... Attendez de l'ouvrir  
Que votre âme en vivant ait appris à souffrir,  
Votre détresse alors comprendra ma détresse.

Un an passe, un an vient et l'on garde sa foi,  
Et l'on croit que la vie ainsi passera toute,  
Et voilà que d'un coup, sans que l'âme s'en doute,  
Le don de la gaieté nous glisse entre les doigts.

Et peut-être déjà cette heure approche-t-elle?  
Car le malheur va vite et devance le temps,  
Et l'homme qu'il atteint reçoit, au même instant,  
De sa main lourde et dure une empreinte mortelle.

Ah! vous marchez encor sur la route, au soleil,  
Une rose à la bouche et la gloire dans l'âme,  
Et vous passez comme le vent, comme la flamme,  
Comme l'aube au printemps et l'astre à son réveil!

Moi, je vous vois déjà dans l'ombre de vos ans,  
Assis comme les vieux, au seuil ou près de l'âtre,  
Lourds de tous les soucis qui sont venus s'abattre  
Sur le berceau, le lit, la maison ou les champs.

Il ne faut pas un grand malheur pour que l'on pleure  
Et qu'à jamais nos jours demeurent dévastés;  
Il suffit de la vie, et l'heure la meilleure  
Ne devient souvenir que pour nous attrister.

Dès que se calme en nous le vertige de vivre,  
Dès que s'éteint la flamme allumée à vingt ans,  
Dès que tombe le soir de ces quelques printemps  
Où l'on est moins heureux peut-être qu'on n'est ivre,

Dès que le cœur prend conscience et se replie  
Comme la fleur se ferme, au soir, sur son parfum.  
L'amertume est en nous et la mélancolie  
Qui pénétreront tout de leur goût importun.

Vivre, dès lors, n'est plus que reculer sans cesse;  
Ce n'est plus ajouter au trésor des désirs,  
C'est revivre, un à un, les jours du souvenir  
Et faire, des bonheurs de jadis, des tristesses!

Et de tant respirer ces roses d'autrefois,  
A tant remplir son cœur de mystère et de brume,  
On apprend à chérir cette pitié de soi  
Qui nous altère de la soif des amertumes,

Alors cette pitié, plus grande que nous-mêmes,  
Cherche, pour s'assouvir, la souffrance d'autrui,  
Et nul ne passe qu'aussitôt elle ne l'aime  
Et ne souffre avec lui, s'il souffre dans la nuit.

Voilà pourquoi je pleure ! Et si ma voix est triste,  
C'est que la vie est grave et lourde infiniment,  
Et qu'au poids de mon cœur comme au poids de mes ans  
S'ajoute la douleur de tout ce qui existe.

Tel que la harpe qui résonne avec tristesse  
Dans la chambre déserte, au pas d'un inconnu,  
Je vibre à l'unisson de toutes les détresses ;  
Nul n'est plus près de moi que s'il est pauvre et nu.

Ma maison et mon cœur s'ouvrent seuls et d'eux-mêmes  
S'il passe une infortune ; et le meilleur des dieux,  
Le fils de la douleur, s'il y jetait les yeux,  
Dirait : « Voici le cœur et la maison que j'aime. »

## Mes yeux...

MES yeux qui comme des enfants  
Couraient devant moi sur la route,  
Mes yeux hardis qui ne se doutent  
Ni de l'espace ni du temps;

Mes yeux qui pour chaque seconde  
De ma vie eurent un regard;  
Mes yeux toujours prêts au départ  
S'il faut encor courir le monde;

Eux qui, levés dès le matin,  
Ont pu contempler tant de choses,  
Jamais encor ne se reposent  
Tant qu'il fait clair sur le chemin;

Et bien qu'ils aient vu la misère,  
La laideur et la pauvreté,  
Ils sont toujours pleins de lumière  
Et fous de curiosité.

Et mes oreilles! Pauvres folles!  
Voleurs, rôdeurs et maraudeurs,  
Les mensonges et les paroles  
Cent fois ont pillé leur candeur.

Et les voilà plus attentives,  
Écoutant avec plus de foi  
Les belles phrases d'autrefois,  
Insidieuses et furtives.

Même elles découvrent des sons  
Aux heures muettes qui passent,  
Et le silence de l'espace  
Est plein, pour elles, de chansons.

Et mes mains! Les voici, fidèles,  
Toujours servantes de mon corps,  
Vieilles déjà, prêtes encor  
Aux besognes simples et belles.

Très humblement, avec amour,  
Sans jalousie et sans envie  
Elles m'apportent, chaque jour,  
L'eau claire et le pain de la vie.

Et demain, si je les offense,  
Avec la même humilité  
Elles seront dans le silence  
Ce qu'elles ont toujours été.

Mais mon cœur, mon cœur lamentable!  
Mon cœur est vieux, il est usé;  
Le poids des souvenirs l'accable  
Et les espoirs désabusés.

La joie, en lui, d'apprendre est morte;  
Si l'amour, rare visiteur,  
En pousse, par erreur, la porte,  
Il trouve la maison en pleurs.

L'amour pourtant était sa vie,  
Sa raison d'être, son destin.  
La source de son énergie,  
L'amour était son sang, son pain.

Il aimait comme l'œil contemple,  
L'oreille écoute et la main prend;  
Il aimait comme dans le temple  
Montent la prière et l'encens.

Mais je comprends sa lassitude :  
Quand mes sens apaisés dormaient,  
Dans l'ombre et dans la solitude  
Mon cœur veillait, mon cœur aimait.

Il nourrissait la flamme sainte  
Des souvenirs qu'avaient laissés  
Les chants, les regards, les étreintes,  
Perdus au fond des temps passés.

Il était l'esclave qui marche,  
Les pieds meurtris par le chemin,  
Mais qui porte, en ses pauvres mains,  
Les vases consacrés et l'Arche.

## Si la mort vient...

Si la mort vient demain, il se peut que je laisse  
En quelques tendres cœurs l'écho de mes chansons ;  
Il se peut qu'une voix plus tard dise mon nom  
En retrouvant en moi l'ami de sa tristesse ;

Mais combien me serait plus doux d'être certain  
Que tu me garderas ton souvenir fidèle  
Et que, malgré le temps dont l'ombre s'amoncelle,  
L'éclat des jours présents ne sera pas éteint.

Tous, nous portons en nous, fleuri de cinéraires  
Et de grave silence, un coin de cimetière  
Où dorment les absents et les morts bien-aimés.

Puisses-tu quelquefois, du fond de ta mémoire,  
Rappeler notre amour sur mon tombeau fermé.  
Survivre une heure en toi, voilà toute ma gloire...

## Il est des jours...

IL est des jours, de pauvres jours,  
Où notre être semble si vide,  
Que même le flot de l'amour  
S'est perdu dans le sable aride.

Plus rien ne chante dans le cœur ;  
La pensée est comme une fleur  
Qui se dessèche et qui se meurt.

Pourtant une lointaine flamme  
Colore encor de ses rayons  
Le désespoir et l'abandon  
Dont les ombres recouvrent l'âme.

Alors, dans le silence amer,  
Se lève, comme au loin la mer,  
Un chant qui remplit l'univers.

C'est l'amour, la force suprême!  
Tout se rallume, tout revit!  
La main se tend, le cœur bondit,  
Et l'on sourit parce qu'on aime.

Il en est qui vont...

IL en est qui vont par les villes,  
Offrant leur savoir ou leur art,  
Ou bien ce que leurs mains serviles  
Ont pu dérober au hasard :

D'autres ont vendu leur parole  
A la secte qui les nourrit ;  
Ils sont marchands de paraboles  
Pour les besogneux de l'esprit.

Moi, je m'en vais par les chemins,  
Avec mon cœur entre les mains;  
Et si les hommes font silence,  
C'est pour écouter mes souffrances.

## Pèlerinage

QUE de tombes déjà que la foule abandonne  
Et dont le souvenir se détourne lassé!  
Que de noms sur les croix que ne lit plus personne  
Et d'autres que déjà les ans ont effacés!

Pourtant il y a là, sous ces dalles funèbres,  
Des hommes que leur siècle avait portés si haut  
Qu'on crut les temps futurs condamnés aux ténèbres  
Quand de leur front la mort éteignit le flambeau.

Poètes, qui dormez ainsi votre grand somme,  
Qui se souvient encor de vos chants de douleur?  
Ils ont pourtant bercé la jeunesse des hommes  
Et leurs mots ont servi de langage à leurs cœurs!

Je veux me séparer de cette ingratitude !  
Je vous dois le parfum et le miel de mes jours;  
Je vous dois de rêver, d'aimer la solitude  
Et de m'avoir montré la leçon de l'amour.

J'irai donc vous chercher; j'irai gratter la mousse  
Qui cache votre nom aux tertres des oublis  
Et je déposerai, parmi l'herbe qui pousse,  
La couronne des chants que vous m'avez appris.

Et, puisqu'en me faisant une âme plus profonde  
Vous m'apprîtes aussi à mieux aimer les miens,  
A mieux me pénétrer de la beauté du monde,  
A m'enrichir de ma douleur comme d'un bien,

Dès qu'en leur bouche d'or fleurira la parole,  
Je prendrai gravement mes enfants par la main  
Et, les menant moi-même à votre douce école,  
Mon doigt leur montrera les splendeurs du chemin.

Plus tard ils referont le saint pèlerinage  
Qui me conduit, ce soir, aux tombeaux oubliés,  
Et comme je le fais, leur main docile et sage  
Écartera le lierre à votre croix lié;

Alors, agenouillés au bord de votre pierre,  
Leur cœur pieusement épelant votre nom,  
Tout bas, dans le silence, ils le prononceront,  
Avec ferveur et foi, ainsi qu'une prière.

O noble poésie!...

O noble poésie! Ornement de ma vie!  
Vous avez fait jaillir le fleuve de beauté  
Qui coule maintenant sa nappe épanouie  
Sur le lit de mes jours et de mes pauvretés.

Sous le charme divin de vos graves paroles  
Les choses ont un sens qu'elles n'auraient pas eu,  
Et, sans votre secours, de belles paraboles  
Remplissent les saisons, dont je n'aurais rien su.

O compagne des soirs! O sœur! O maternelle!  
Vous avez rallumé la lampe de Psyché  
Que tout homme, ici-bas, porte en ses mains mortelles,  
Mais sans huile et sans feu, comme un cœur desséché!

Vous l'avez rallumée et chaque jour nourrie,  
La lampe merveilleuse, et vous avez ouvert  
Des portes de splendeur sur mon cœur, sur ma vie,  
Sur mon humble maison et sur tout l'univers.

Sans toi, qu'eussé-je été? Quelle âme pitoyable,  
Comme un pesant caillou, j'eusse portée en moi!  
En tout je n'aurais vu que le pain sur la table  
Et l'éclair de l'argent coulant entre mes doigts!

Mes yeux, comme les yeux des bêtes domestiques,  
Jamais vers l'infini ne se seraient levés;  
Comme mes mains, voués aux besognes pratiques  
Le sel des pleurs sacrés ne les eût point lavés!

Combien j'en sais ainsi dont l'âme est moins profonde  
Que la mare où, le soir, s'en vont boire les bœufs,  
Et pour qui l'univers se borne au petit monde  
Qu'ils touchent de leurs mains et mesurent des yeux!

Leurs jours dans le passé tombent comme des pierres;  
Leurs jours sont des oiseaux aveugles et muets  
Que nul rêve d'azur ne soulève de terre,  
En qui nul idéal ne chantera jamais!

Et j'eusse été comme eux! Sans élan, sans folie,  
Ne demandant mon pain qu'à la réalité;  
Et je n'aurais rien su de cette double vie  
Qu'on peut vivre ici-bas, en vivant de beauté!

## Vous dormez...

Vous dormez, mes enfants, et je vois la lumière  
Qui passe en un sourire à travers vos rideaux;  
Peut-être est-ce un reflet, le lumineux écho  
Du rêve dont vos fronts en ce moment s'éclairent.

Moi je veille... et, sous l'arbre où se plaît mon silence,  
Assis auprès du Temps, le maître de la nuit,  
Je laisse ma pensée, comme un flambeau qui luit,  
Éclairer votre vie et vos jours qui commencent.

Dois-je me réjouir? Dois-je pleurer encore?  
Votre sort sera-t-il digne de vos cœurs purs?  
Et vos yeux plus nouveaux, plus jeunes que l'aurore,  
Verront-ils le malheur ternir leur bel azur?

J'interroge le Temps, mon compagnon fidèle,  
Qui songe à mes côtés, son bâton à la main :  
Il se tait... mais j'ai cru voir sous ses pieds, soudain,  
La flamme d'une faux invisible et cruelle.

Je l'interroge encore; il se tait... mais ses yeux  
Fixent dans le néant ce que les yeux des hommes  
Ne peuvent découvrir et que leur crainte nomme  
Le Destin, mot qui pèse aux mains mêmes des dieux.

Enfants, ne cherchez pas le fond de ma pensée!  
Vous vous reculerez de pitié devant moi!  
Et pour avoir sondé cet abîme d'effroi,  
Une fibre à jamais en vous serait brisée!

Oui, mes enfants, dormez! Oubliez l'homme vieux  
Assis dans son jardin, sous l'arbre qui s'effeuille!  
Laissez l'ombre envahir l'âme qui se recueille :  
Celui qui pense est triste; éloignez-en vos yeux,

Pour ne pas voir son cœur, comme un pécheur tremblant,  
Se traîner à genoux vers vos petits lits blancs,  
Implorant votre grâce et le pardon suprême  
De vous avoir donné la vie, ô vous que j'aime!

## J'ai vu...

J'AI VU, sur mon chemin, passer mille visages,  
Et j'en ai reconnu quelques-uns comme amis;  
Ils avaient mes espoirs, ma pensée et mon âge  
Et tous avaient passé par les mêmes pays.  
Il en est dont les yeux, purs comme des corolles,  
N'étaient qu'un éternel épanouissement;  
D'autres dont je buvais les souffrantes paroles  
Comme d'une blessure on aspire le sang.

J'en connus dont la chair n'était qu'un jet de flammes ;  
Tout mon être flambait au feu de leurs baisers,  
Mais leur mortel amour ne laissait dans mon âme  
Qu'un amas de poussière et de cendre embrasé.  
Je me rappelle aussi des voix lentes et douces :  
Tristes, leurs mots tombaient, et, sans lien entre eux,  
Ils s'amassaient en moi comme les feuilles rousses,  
Et l'automne régnait sur mon cœur douloureux.

J'ai vu sur mon chemin passer mille visages ;  
Mais celui dont ma vie eût fait son compagnon,  
Celui qu'elle eût aimé, celui que d'âge en âge  
Elle eût, sans un regret, sans une trahison,  
Suivi partout, toujours, comme on suit sa misère  
Quand on y est voué... ou qu'on suit son amour —  
Non ! je ne la vis point, la face simple et claire  
Où se fût reconnu le destin de mes jours,  
Et parmi tant de voix chantant sur mon passage,  
Je n'ai pas entendu la pure et noble voix  
Qui m'eût dit le chemin de la vie haute et sage,  
Chemin que j'ai laissé, là-bas, derrière moi.

Oh! qu'il eût été beau de passer loin des fautes  
Et des péchés auxquels mes pieds se sont heurtés,  
Et de suivre la voie égale, droite et haute,  
Celle qui m'eût conduit où je n'ai pas été!  
Aussi, comme un marin à l'heure des détresses  
Regarde l'horizon que lui barre la mort,  
Je contemple mes jours et, noyé de tristesse,  
Je vois la vanité de leurs pauvres efforts.  
Ils sont là, devant moi, nombreux, nuls et futiles,  
Comme un désert sans eau, comme un champ dévasté,  
Où je n'ai rien bâti de durable et d'utile,  
Où je n'ai pas été cet arbre de beauté  
Qui dresse vers le ciel, malgré sa cime noire  
Quand l'automne et l'hiver ont dépouillé son front,  
Le souvenir heureux d'avoir été la gloire  
Et la splendeur du sol où fut planté son tronc.

## Même en ces heures...

MÊME en ces heures de silence  
Où l'on dirait que tout se tait;  
Où le cœur semble si muet  
Qu'au lieu de l'écouter, l'on pense;

Elle chante encor, mais très bas,  
Et là-bas, au fond de soi-même,  
La bonne musique qu'on aime  
Mais qu'on n'écoute parfois pas.

Ce n'est plus qu'une rumeur vague,  
Le sourd murmure d'une mer  
Invisible mais dont les vagues,  
De leur voix, couvrent l'univers.

C'est là le rythme de la vie;  
Tout se pénètre de son chant;  
Ce qu'on aime et ce que l'on sent  
S'accorde avec son harmonie.

Mais quel est ce chant merveilleux  
Qui fait revivre l'espérance,  
Qui charme jusqu'à la souffrance  
Et jusqu'aux larmes de nos yeux?

C'est l'amour souverain mais calme,  
Qui résonne à travers le cœur,  
Comme l'éternelle rumeur  
Du vent qui passe dans les palmes.

## La terre et l'océan...

LA terre et l'océan cachent dans leurs abîmes  
Des trésors inconnus dont personne ici-bas  
N'entreverra jamais le spectacle sublime ;  
Pour les hommes ils sont comme s'ils n'étaient pas.

De même il est des cœurs, profonds comme des gouffres,  
Que ravage l'amour ou ronge la douleur,  
Sans que jamais un cri, sans que jamais un pleur  
Vienne trahir le mal ou l'amour dont ils souffrent.

## Vieilli, lassé...

VIEILLI, lassé, meurtri, pour avoir tant d'années  
Porté le lourd fardeau des jours désenchanteurs,  
J'avais choisi déjà, sur la route damnée,  
Un coin d'ombre à l'abri des mirages menteurs.

Là ne m'atteindraient plus les trompeuses lumières  
Que darde vers l'esprit l'incorrigible espoir ;  
Dans un renoncement plus doux qu'une prière,  
J'aurais vu sans regret tomber mes derniers soirs.

Mais vous êtes venue avec votre jeune âme,  
Votre cœur tout nouveau, votre corps plein de feu,  
Et j'ai senti revivre en de nouvelles flammes  
La cendre de ma chair qui mourait peu à peu.

Tout ce que j'attendais autrefois de la vie,  
Tout ce qu'avait détruit le lent travail des jours,  
Je le retrouve en vous, dans votre être qui crie  
D'espoir, de volonté, de désir et d'amour.

Oui, je revis en vous, tel que j'étais moi-même  
Quand l'univers entier semblait être mon bien,  
C'est avec votre cœur que j'aspire et que j'aime,  
Et de l'homme d'hier il ne reste plus rien.

Me voilà jeune et fort, mais c'est votre jeunesse  
Qui jette dans mon sang ce pouvoir généreux ;  
Je vois avec vos yeux les choses qui renaissent,  
Et le monde ancien se renouvelle en eux.

Si votre lèvre écrase une rose sanglante  
Je la sens sur ma lèvre exhaler son parfum ;  
J'éprouve au fond de moi ce que vos sens ressentent ;  
Votre corps est le mien, nous ne sommes plus qu'un !

C'est pourquoi de nouveau je veux chérir et vivre !  
Étreindre de mes mains ce qui peut être étreint !  
Caresser la beauté, prendre ce qui se livre,  
Atteindre du bonheur ce qui peut être atteint !

Et vous qui m'apportez le don de votre vie  
Qui va doubler la mienne en la recommençant,  
En déposant mes jours entre vos mains bénies,  
Je ne puis retenir ce cri reconnaissant.

## Du cœur de la forêt...

Du cœur de la forêt profonde  
Je t'ai conduite par la main,  
Jusqu'aux deux uniques chemins  
Qui se sont partagé le monde.

Regarde-les et choisis bien !  
Voici la route la moins dure ;  
Celle qui, droite, claire et sûre,  
Mène au bonheur quotidien.

Au bout se trouve la maison  
De la vie égale et sereine  
Où le malheur n'entre qu'à peine;  
C'est le chemin de la raison.

Voici l'autre! Il va jusqu'aux cimes  
Que la passion seule atteint,  
C'est le plus triste des chemins  
Mais il en est le plus sublime.

Il conduit aux sommets de l'âme,  
Plus haut que nos propres tourments,  
Où l'on n'est plus l'homme et la femme,  
Mais de purs et divins amants.

Mais malheur à ceux qu'il attire!  
Leur bonheur sera mesuré  
Aux supplices de leur martyre,  
Aux sanglots qu'ils auront pleurés!

J'ai besoin de vos mains...

J'AI besoin de vos mains pour me faire sentir  
Le lien qui m'attache encore à cette vie :  
J'ai besoin de vos yeux pour que mon âme oublie  
Que l'homme qui vieillit n'a droit qu'au souvenir.

Il me faut votre voix pour rappeler sans cesse  
Qu'un chant peut embellir le plus triste des soirs,  
Que tout n'est pas perdu quand meurt notre jeunesse,  
Et qu'avec chaque jour se lève un autre espoir.

J'ai besoin de sentir aussi votre présence  
Pour que la paix, la solitude et le silence  
Qui se font plus profonds à chaque soir nouveau,  
Ne soient point le silence et la paix des tombeaux.

Je veux enfin vos bras dont l'étreinte m'attire  
Du côté de l'amour, des fruits et du printemps,  
Vers ce qui naît, grandit, appelle, aspire, attend,  
Vers tout ce qui est vie, espérance et sourire.

## Les minutes...

LES minutes des jours d'absence  
Tombent sur le cœur attristé,  
Lentement, avec patience,  
Avec zèle et ténacité.

Ce sont les gouttes sans lumière  
D'un jour de pluie obscur et long;  
Quand vient le soir, toute la terre  
N'est plus que rides et sillons.

## Il faut garder...

Il faut garder, comme un trésor, la souvenance  
Des choses et du temps où coula notre enfance.  
Comme un matin de Mai, qui porte ses parfums  
Même au champ de repos où dorment les défunts,  
Et du souffle imprévu de ses premières roses  
Embaume les pins noirs et les cyprès moroses,  
De même le Passé réveillé de l'oubli,  
Se lève à notre gré comme un mort sur son lit  
Et nous envoie, au sein des regrets et des peines,  
L'écho miraculeux de ses heures lointaines.

Le Présent c'est le pain de l'homme jeune et fort,  
C'est le fruit savoureux qu'à pleines dents on mord,  
Tandis que la mémoire et les choses passées  
Sont le festin de l'âme aux heures de pensée.

Surtout, ne troublez pas leurs douces rêveries;  
Il faut leur parler bas, presque comme l'on prie;  
Ne rien leur demander, ni d'entendre leur voix,  
Ni d'être tout à fait les mêmes qu'autrefois,  
Ni de lever leur voile à la fois clair et sombre,  
Ni de toucher leur main! Ce ne sont que des ombres  
Et vous feriez cesser l'étrange enchantement  
Qui devant vous les ressuscite en ce moment.

O mémoire du cœur! ô miracle suprême  
Qui rend presque immortel le meilleur de nous-mêmes!  
Ah! puissé-je longtemps vous conserver encor!  
Vous êtes le seul pur et durable trésor  
Qu'on emporte, ici-bas, jusqu'au bout de la vie,  
Que nul ne nous dérobe ou même nous envie!

## Le cœur...

LE cœur est un bel instrument  
Dont joue et s'amuse la vie;  
Et selon l'humeur du moment  
Elle en tire sa mélodie.

Tantôt c'est un chant de bonté  
Qui bénit les jours et les heures  
Et tantôt le grave andante  
Qui console l'âme qui pleure.

D'autres fois c'est un cri d'amour...  
Ou de détresse; ils se confondent;  
Leurs voix sont pareilles, toujours  
Belles, mais tristes et profondes.

## J'ai fait avec mes jours...

J'AI fait avec mes jours, les bons et les mauvais,  
J'ai fait avec les jours que m'a donnés la vie,  
Une huile parfumée; et de mon cœur j'ai fait  
Un amphore invisible où je l'ai recueillie.

J'ai refermé ce cœur; puis, pour mieux l'abriter  
Des regards indiscrets et des mains curieuses,  
Je l'ai dissimulé sous les futilités  
Qui sont le vêtement d'une existence heureuse.

Maintenant elle est là, cette huile de mes jours;  
Mes haines, mes pitiés, mes larmes, mes souffrances,  
— Car j'ai beaucoup souffert — et surtout mon amour,  
— Car j'ai surtout aimé — y mêlent leurs essences.

C'est le meilleur de moi, que rien ne peut m'ôter;  
Que ni le temps ni Dieu ne sauraient me reprendre;  
C'est l'âme de ma vie et la seule beauté  
Qu'ont laissée après eux mes jours réduits en cendre.

O le divin trésor qu'ainsi je porte en moi!  
C'est en lui que je puise aux heures de détresse  
La force d'espérer et cet orgueil de soi  
Qui dore nos regards d'un rayon de noblesse.

Quand l'ombre de ma vie obscurcit ma maison,  
Quand je m'y sens trop seul et trop triste, et que passe  
Le vol des lents regrets; quand ma pauvre raison  
Cherche en vain un appui à sa volonté lasse,

J'ouvre, pour un instant, l'amphore de mon cœur :  
Mes heures de beauté délivrent leurs aromes,  
Et de tout mon passé souffle un vent de bonheur  
Qui sur les jours présents s'étale comme un baume.

Dans ce coin ténébreux où m'acculait le sort,  
Une joie oubliée allume une lumière,  
Et, du fond de moi-même où sommeillait la mort,  
Ma jeunesse surgit victorieuse et fière.

Il n'est plus un instant de l'heure que je vis;  
Il n'est plus un recoin de mon âme pleurante  
Que le vase sacré, que l'huile de jadis  
Ne parfume aussitôt de sa gloire odorante.

## Il est des jours...

IL est des jours, il est des soirs  
Où, du fond des heures obscures,  
D'humbles et lointaines figures  
Reviennent au foyer s'asseoir.

Parentes pauvres de province  
Dont le costume nous surprend  
Et dont l'aigre parole grince  
Comme une grille de couvent.

Ce sont les anciennes pensées  
Et ces croyances d'autrefois  
Que le temps avait effacées  
Du tableau noir de notre moi.

Allons! mon âme, ouvre la porte!  
Elles furent tes vérités  
Avant que ta jeunesse morte  
N'eut découvert leur vanité.

Rappelle-toi quel fut leur charme,  
Et que ce furent ces erreurs  
Qui, seules, aux heures de larmes  
De leur foi soutenaient ton cœur.

Cherche bien dans tes souvenirs,  
Tu retrouveras leurs berceaux  
Alignés selon l'ordonnance  
Des doctrines dans ton cerveau.

Aussi, mon cœur, bien qu'importunes,  
Laisse-leur reprendre, ce soir,  
La place au foyer où chacune  
Avait coutume de s'asseoir.

## Que mon âme s'exile...

QUE mon âme s'exile au sein de la forêt  
Ou sur les bords déserts de la mer gémissante,  
Une ombre suit mes pas et partout où je vais,  
Je trouve à mes côtés l'image de l'absente.

Sans toucher au silence où mon cœur se complait,  
Sa voix remplit l'espace, et je l'entends qui chante,  
Cependant que pour moi l'univers est muet,  
Le large chant des eaux et des forêts vivantes.

Dans les cuivres du soir je ne vois que ses yeux;  
Le rayon de chaleur qui passe sur ma joue,  
C'est sa main qui caresse, et ce sont ses cheveux  
Qui dorent la lumière où le soleil se joue.

C'est plus qu'un souvenir, mieux qu'une illusion,  
Sa présence est réelle, et, sans pouvoir l'atteindre,  
J'éprouve sur ma chair la douce pression  
D'un corps que mes deux bras enlacent sans l'étreindre.

O divine vertu d'un souvenir d'amour!  
Vous étendez sur nous une invisible égide  
Qui cache à nos regards trompés ce que les jours  
Ont de laideur fatale et de vanité vide.

Mais est-ce bien ainsi qu'il me faut appeler  
Cette atmosphère qui m'entoure et me pénètre?  
Où son souffle respire, où sa voix a parlé,  
Où je sens palpiter et vivre tout son être?

Car ce n'est pas le vent qui me frôle la chair,  
Ce sont ses beaux bras nus, chauds et frais, qui m'en-  
Et ce parfum ailé qui voltige dans l'air, [lacent :  
Ses mains l'ont soulevé en agitant l'espace.

Le nom de souvenir est empreint de regret ;  
On parle ainsi des morts et des choses passées ;  
Or je l'ai toute en moi, vivante, et je la sais  
Debout à mes côtés et parmi mes pensées.

Ainsi vêtu d'amour, je poursuis mon destin  
Mais je marche insensible aux offenses tragiques  
Qui viennent assaillir la vie à son déclin,  
Grâce à la pourpre en feu de ce manteau magique.

Je projette sur l'ombre et l'abîme des jours  
Le prismatique éclat du bonheur de mon âme ;  
Et l'ardente ferveur de ce suprême amour  
Dore mes pauvretés du reflet de ses flammes,

Le soleil qui se meurt, pour son dernier adieu,  
Colore l'univers de lumières plus belles,  
Ainsi ma vie, avant de retourner à Dieu,  
Reflète la beauté que l'amour mit en elle.

## Parce que vos vingt ans...

PARCE que vos vingt ans débordent de promesses  
Et que rien de mortel n'a touché votre cœur;  
Parce que vous avez la force et la souplesse  
De rebondir encor vers de nouveaux bonheurs,

Vous n'aimez de l'amour que sa belle folie,  
Sa robe de mensonge et son mystère obscur;  
Rien ne vous vaut l'attrait de ses mélancolies  
Et vous bravez gaiement ses pleurs les plus impurs.

Que dis-je, vous bravez! Mais non! C'est votre gloire  
De mêler des sanglots à l'ivresse des sens,  
Et sans le doux piment d'un poison illusoire,  
Aimer vous semblerait indigne de vos ans.

Fragile volupté des larmes amoureuses!  
Le parfum s'en dissipe au premier vent du soir,  
Et l'on préfère alors les tendresses heureuses  
Que ne trompent ni vains regrets ni faux espoirs.

Le passé d'une vie et sa froide sagesse  
Ont les regards brûlés de trop de pleurs anciens,  
Pour qu'ils ne tentent point de noyer leur tristesse  
Sous un bonheur égal, simple et quotidien.

Si pour les cœurs nouveaux et les âmes légères  
Les sanglots de l'amour sont des bijoux de prix,  
Ce sont de noirs cailloux, ce sont de lourdes pierres  
S'ils tombent sur des cœurs que les jours ont meurtris.

## Il est des heures...

IL est des heures sans amour,  
Des jours plus longs que tous les jours;  
Il est des jours sans cœur ni âme  
Et dont les heures font le tour,  
Lentes comme de vieilles femmes.

Elles marchent sans avancer,  
A pas menus et tout cassés;  
Et les minutes qui en tombent  
S'arrêtent au bord du passé  
Avant de descendre à la tombe.

Heures sans vie et sans espoir,  
Elles ont l'air de ne pouvoir  
Se détacher l'une de l'autre,  
Et le jour se meurt dans le soir  
Comme s'il n'était pas le nôtre.

O ces instants si longs, si lents,  
Que le Temps secoue en branlant  
Sa tête et sa barbe qui tremblent,  
Tel ce vieillard au front tout blanc  
Et tout ridé, qui me ressemble!

Il est des heures et des jours  
Qui sont si pauvres en amour  
Et si mesquins dans leur souffrance,  
Qu'après en avoir fait le tour,  
Le cœur n'en a plus souvenance.

## Le crépuscule

O crépuscule aimé! Douce heure fugitive!  
Retour du voyageur au foyer délaissé!  
Regard du matelot qui va toucher la rive,  
L'œil encore ébloui des mondes traversés!

Vous n'êtes qu'un instant de la terre éternelle;  
Mais, en vous, dans la mort vont s'aimer et s'unir  
Le jour qui disparaît avec la nuit nouvelle  
Dont le manteau d'argent s'ouvre pour nous couvrir!

Sans être encor le soir, vous êtes la première  
Des heures de beauté que le soleil mourant  
— Vous sachant faite d'ombre autant que de lumière —  
Refusa de marquer à l'antique cadran.

Quand le troupeau pressé des instants qui cheminent  
S'enfonce sans regret au gouffre du passé,  
Vous seule, heure sacrée, heure unique et divine,  
Vous nous donnez le goût et la soif de penser!

L'âme victorieuse et soudain plus profonde,  
Sort de la servitude où l'enchaîna le jour,  
Et c'est elle, à présent, qui répand sur le monde,  
Comme une autre clarté, le flot de son amour.

Cette ombre qui s'amasse autour de notre rêve  
Absorbe notre chair et nous rend plus légers,  
Et le recueillement du crépuscule achève  
D'embellir d'infini des instants passagers.

Tandis que le temps coule et que va le silence,  
Il semble qu'on entende, au loin, l'effacement  
De pas mystérieux ou que vers nous s'avance,  
Précédé de la nuit, un cortège d'amants!

O crépuscule aimé! Berceau de nos chimères!  
Asile nuptial dans le désert planté!  
C'est à votre infini, comme au sein d'une mère,  
Que l'homme a pris le goût de son éternité!

## Comme un noir étendard...

COMME un noir étendard qu'une main invisible  
Abaisse lentement sur un jeune tombeau,  
Le crépuscule étend sa grande ombre paisible  
Sur la ville fiévreuse et rebelle au repos.

Mais qu'importent la nuit et l'heure du silence !  
L'homme ne reconnaît que ce qu'il peut compter ;  
Et sa force, son or, sa joie et sa souffrance  
Remplissent mieux son cœur que son éternité.

Avant la mort du jour, quand d'étranges lumières  
Doraient de ses palais les coupoles d'airain,  
Il n'a pas détourné ses yeux de la poussière  
Et du pavé souillé de son pauvre chemin.

Il va, court et revient, triste fourmi humaine !  
Il porte son destin comme un fardeau impur,  
Tournant — comme un cheval autour de son arène —  
Dans le cercle maudit de ses calculs obscurs.

Devant tout autre élan, il hésite et recule ;  
Devant tout infini, il comprime son cœur ;  
Et, dans ce doux instant où choit le crépuscule,  
Il fuit la solitude à l'égal d'un malheur.

Moi qui n'escompte rien, ni gloire, ni salaire,  
Des heures que je voue aux dieux de la Beauté,  
Moi qui suis le jouet soumis et volontaire  
Du rêve et de l'amour, j'ai fui l'âpre cité.

J'ai fui de ses clameurs vers les coteaux tranquilles  
Et, seul, de ce vieux banc, je contemple les feux  
De ce monde enfantin dont mon être s'exile  
Que j'admire de loin mais que j'aime si peu.

Où qu'aïlle le troupeau, je ne suis point sa trace.  
Sans orgueil je m'écarte et m'éloigne de lui ;  
Sans mépris ni dédain, je lui cède la place  
Pour ce coin de silence où m'entoure la nuit.

Le Destin jette en proie à la curée humaine  
La Vie avec ses jours pareils aux flots des mers,  
La Vie illimitée, éternelle, incertaine,  
Multiple en ses désirs et ses élans divers.

Chacun, selon son cœur, prend son lot du partage :  
La plupart vont d'instinct vers les réalités ;  
Mais il en est pourtant qui prennent au passage  
La Sagesse, l'Amour, le Rêve ou la Beauté.

J'ai pris la solitude où se complâit mon âme ;  
Solitude bénie où l'on vit doublement  
Et que ne troublent plus que les pas d'une femme,  
Une parole amie et des rires d'enfants.

J'ai pris la solitude avec ses longs silences,  
Celle qui m'a conduit en ce rustique coin  
D'où je vois cette ville et juge la distance  
Qui m'en sépare... de si peu et de si loin !

Je suis, en ce moment, l'image de ma vie :  
Je compte, comme un autre, au nombre du troupeau !  
Mais je reste exilé de tout ce qu'ils envient  
Et je vis, au sein d'eux, plus fermé qu'un tombeau.

Tout me détache d'eux ! Ils ne sont que des hommes,  
Quand j'aspire et m'efforce à demeurer enfant !  
Je garde mes jouets, qu'ils gardent ce qu'ils nomment  
La Fortune ! Je passe... et l'oublie en rêvant !

Ils ont des doigts crispés et plongés dans des coffres!  
Moi, je lève les mains vers ce qui monte aux cieux;  
Je ne désire rien des richesses qu'ils offrent;  
Ils ne peuvent offrir ce qu'on attend de Dieu!

Il en est qu'un Mercure aux chevilles ailées  
A frappés, au berceau, du stigmaté de l'or;  
Dans des palais gorgés de richesses volées,  
Ils se voudraient en vain un nom qu'attend la mort!

D'autres traînent, fiévreux, dans l'ombre et le silence,  
Un destin médiocre aux affres dévoué,  
Et, trébuchant de l'une à l'autre malechance,  
Tombent, un dernier soir, meurtris et bafoués!

D'autres, plus malheureux, qui sont presque mes frères,  
Vont rêvant, sans répit, de l'impossible jour  
Où l'homme juste et bon, conçu par leur chimère,  
Régira l'univers selon des lois d'amour!

Oh ! certes, nos tombeaux, le leur comme le nôtre,  
Un soir, se fermeront pour ne plus se rouvrir ;  
Qu'emporterai-je alors ? Rien de plus que les autres,  
Qui par delà la mort puisse encor me servir !

Je le sais, tout s'éteint ! Le nom dont on se nomme  
Est biffé par la main patiente des ans ;  
Mais ils n'auront connu que la cité des hommes !  
J'aurai du moins aimé la terre en y passant !

## Je ne sais...

JE ne sais pas encor s'il est bon que j'envie  
Ceux qui partent, l'été, pour la mer ou les champs!  
Chaque printemps qui luit renouvelle leur vie  
Et leurs jours sont divers, mobiles et changeants.

Ils suivent le soleil lorsqu'il change de place  
Et prennent des saisons la saison qui leur plaît ;  
Ils quittent le pays quand l'hiver la remplace ;  
Ils ont vu l'univers sous ses milliers d'aspects.

Moi, mon destin me lie au coin où je travaille ;  
La terre n'a pour moi qu'un seul même horizon ;  
Et, si l'heure m'invite au dehors, où que j'aïlle  
Ce n'est guère au delà du clos de ma maison.

Ce n'est donc pas pour moi que la nature habile  
A fait des continents et des climats divers  
Et qu'elle a parsemé de merveilleuses îles  
L'immensité sonore et mouvante des mers !

Ce n'est pas pour mes yeux que les hommes bâtirent,  
Aux âges fabuleux, d'étonnantes cités ;  
Et si mon cœur tressaille au seul nom de Palmyre,  
C'est du regret de n'y avoir jamais été.

Et pourtant, je le dis sans me croire un grand sage,  
Je ne méprise point un si pauvre destin,  
Et j'en connais plus d'un qui partit en voyage  
Et s'en revint l'esprit plus vide que mes mains.

Car ce n'est pas tout voir que de voir toutes choses !  
Il faut les admirer autrement que des yeux  
Et, de tous les secrets dont les hommes disposent,  
C'est encor par le cœur qu'on admire le mieux !

Or, j'aime ma maison, comme on aime un sourire  
Sur un visage ami ! Je connais son accueil ;  
Tout m'y est cher et tendre, et l'air que j'y respire  
Seconde ma pensée, en franchissant son seuil.

Même le temps y parle aux ombres familières  
Comme on parle, entre amis, des choses du passé ;  
Et, comme un soir d'hiver le pauvre en sa chaumière,  
J'y rentre chaque fois d'un pas plus empressé.

C'est là que s'est blotti le monde de mes rêves,  
Multiple et varié comme autant de pays ;  
Là que mes souvenirs, dans le soir qui s'achève,  
Renaissent immortels des ans évanouis !

Et n'ai-je pas le clos qui, telle une couronne,  
L'entoure de lauriers, de buissons et de pins?  
N'ai-je pas ses étés? N'ai-je pas ses automnes  
Et ses hivers qui font le silence au jardin?

Dans mes songes aidés de livres et d'images  
N'ai-je pas vu l'Asie où sont les Marabouts?  
L'Afrique aux sphinx de pierre et les Congos sauvages  
Où les peuples se font des huttes de bambous?

N'ai-je pas visité les jardins d'Italie,  
Rome, Naples, Florence, et Venise et Milan?  
D'autres villes encor que les hommes oublient  
Et qui n'ont plus de visiteurs depuis mille ans.

O mes rêves! ô monde insondable et multiple  
Plus que cet univers où nous devons mourir!  
O monde où je suis seul, sans ami ni disciple,  
Et qui doit avec moi disparaître et finir!

Là les légendes d'or, les fastes de l'histoire,  
Ce qui fut grand, ce qui fut bon, ce qui fut beau,  
Ressuscitez à mon gré du fond de ma mémoire  
Et, sur un signe de ma main, rentrez au tombeau.

Ah ! nourrissez vos cœurs du pain de la tendresse !  
Aimez les hommes et les choses avant tout !  
Mais ouvrez votre esprit à la bonne sagesse  
De l'image ou du livre ouvert sur les genoux.

Vous y retrouverez ce qu'au temps des chandelles  
Les aïeules contaient en tournant leurs fuseaux,  
Fables du monde enfant, vérités éternelles,  
Dont la douce lumière éclaira vos berceaux.

Vous y boirez le suc des plus belles doctrines  
Que la douleur ait pu trouver au cœur humain,  
Et les espoirs trompés des races qui cheminent,  
Avec la page, tourneront sous votre main !

Les livres explorés sous la lampe qui songe  
Sont plus grands que le monde ouvert aux voyageurs,  
Et la part qu'ils ont faite à quelques beaux mensonges,  
N'est que la vase obscure au fond des lacs dormeurs !

Ils sont comme le coffre où les siècles qui passent  
Enferment les trésors que l'homme a découverts  
Et qu'une pauvre main, même affaiblie et lasse,  
Peut sertir en couronne au front le plus amer !

## Mon cœur...

MON cœur est comme une maison  
Où, dans la lumière et dans l'ombre,  
Dormiraient les parfums sans nombre  
Des fleurs de toutes les saisons.

Tout mon être est rempli d'amour !  
Ce sont des effluves qui passent  
Sur tout ce qui vit dans l'espace,  
Sur les heures et sur les jours.

Ce sont des sources, des torrents  
Qui jaillissent de mon silence  
Vers la Beauté, vers la souffrance...  
Et qui se perdent en chantant !

## Vous aurez beau danser...

Vous aurez beau danser autour de mes oreilles,  
Ronde des jours mesquins, triviaux ou méchants!  
Vous n'écraserez pas toutes les fleurs vermeilles  
Qui naissent sous vos pieds à l'ardeur de mon chant!

Vous n'écraserez pas la voix profonde et pure,  
— Fontaine jaillissante au creux vert des grands bois, —  
Toujours, et malgré vous, j'entendrai le murmure  
D'amour et de beauté que je sens sourdre en moi.

Dieu m'a donné mon chant, et nulle force humaine  
Ne saurait empêcher qu'il devance mes pas,  
Que ma maison en soit toute sonore et pleine  
Et qu'il trouble en passant ceux qui ne m'aiment pas !

Que m'importent les trous perçant ma houppelande,  
Autant d'étoiles d'or au manteau de la nuit !  
Mon cœur est assez riche et mon âme assez grande  
Pour couvrir de beauté la honte d'un habit.

Oui, je serai cet être et grotesque et sublime  
Qui vend sa part terrestre au prix d'un rêve fou,  
Mais qui suit en jouant le chemin des abîmes  
Et meurt d'autant plus fier qu'il est pauvre de tout !

Je voudrais que mes jours — heures tristes ou bonnes —  
Soient comme autant de mots d'une même chanson,  
Et qu'après mon trépas la musique en résonne  
Au cœur de mes amis rien qu'au bruit de mon nom !

## A la Vie

IL se peut que des jours, peut-être des années,  
Viennent accroître encor le nombre de mes jours ;  
Que des minutes d'or me soient encor données  
Où je pourrai presser des mains avec amour.

S'il est, dans mon passé, trop d'instant que j'oublie  
Pour songer à scruter l'avenir incertain,  
Rien ne dit que les yeux sévères de la vie  
Ne me souriront pas, un soir, avant la fin.

Pourquoi son front de sphinx qu'assombrissent les rides  
Ne brillerait-il pas, un jour, d'un peu d'éclat?  
Faudra-t-il que je reste à jamais les mains vides  
De l'obole promise à tout homme ici-bas?

Pourquoi désespérer tant qu'il reste un peut-être?  
Tant que le sort n'a pas écrit le mot: assez?  
Ce qui n'a pas été plus tard peut encor naître...  
Mais le temps presse... Hélas! mon tour pourrait passer.

Et pourtant! Et pourtant!... Ne suis-je pas rebelle  
A la loi de la Vie? Ai-je compté mon bien?  
Que me doit-elle encore? Ai-je des droits sur elle?...  
Ce ne serait que ça, la Vie? Oh! presque rien!

Mon âme, taisez-vous! Mon cœur, faites silence!  
D'abord interrogez l'image de vos jours!  
Sondez leur cendre obscure et, parmi les souffrances,  
Sentez cette chaleur, c'est le feu de l'amour!

Si la main qui l'offrait ne m'a pas laissé prendre  
La coupe où l'homme heureux boit la félicité,  
Ma lèvre en a du moins assez bu pour comprendre  
Que sa saveur surtout est due à la Beauté.

Une goutte en suffit pour embaumer notre être ;  
Rien n'en efface plus l'inoubliable goût ;  
Même aux soirs douloureux nos larmes s'en pénètrent ;  
C'est le baume du mal que nous portons en nous.

Ah ! que d'heures ainsi que ma mémoire avare  
Aurait dû recueillir et sauver du néant !  
J'en ai sauvé si peu que je les croyais rares !  
Pourtant si j'avais su, j'en pourrais compter tant !

Toi, mon cœur, réfléchis ! Sois juste envers toi-même !  
Chaque jour n'as-tu pas mangé ton pain d'amour ?  
S'il faut te rappeler le nom de ceux qui t'aiment,  
C'est que tu as été léger, ingrat ou sourd !

Et toi mon âme aussi, tu fus ivre et chantante  
De tous les élixirs que te versaient mes sens !  
Tu vécus de beauté, chaque minute ardente  
Tirant de la nature une flamme, un encens.

Et puisque nous voilà presque au sommet de l'âge,  
Durant quelques instants reposons-nous ici  
Et donnons un regard au divin paysage  
Où nous avons passé trop vite et que voici.

N'est-ce pas qu'elles sont merveilleusement belles  
Ces collines d'azur et ces routes d'argent ?  
Et voyez ces maisons ! Leurs portes fraternelles  
S'ouvrirent à nos pas distraits et négligents.

Là, des mains ont gardé, amicale relique,  
La chaleur dont ma main autrefois les brûla ;  
Et l'idylle d'amour qu'on croyait chimérique,  
Regarde, ouvre les yeux, c'est elle, la voilà !

Oh! que la vie est douce et que l'heure est divine  
Où nos mains, nos regards, nos sens et notre chair  
Participent du monde, où notre âme domine  
Et, par le rêve ailé, absorbe l'univers!

De leur ongle de fer les griffes des souffrances  
Ont beau nous déchirer, dans nos cœurs enflammés  
Rien ne tuera l'instinct et l'âpre jouissance  
De vivre, d'admirer la vie et de l'aimer.

L'aveugle, avec ses mains, est assez riche encore  
Pour sentir le trésor des choses sous ses doigts,  
Pour s'emparer du monde et, s'il ne voit l'aurore,  
Connaître le soleil au feu qu'il en reçoit.

D'un regard le perclus peut posséder la terre  
Si son âme est ouverte au sens de l'éternel;  
Il n'est vraiment qu'un pauvre, un seul parmi nos frères  
Que le sort ait proscrit de la fête du ciel:

Celui qui n'a jamais ressenti dans ses moelles  
Le doux frémissement des ailes d'Apollon,  
Le choc de l'Inconnu, le frisson des étoiles ;  
Celui dont l'Infini n'a pas frôlé le front !

Mais moi qui vois encor le miracle des choses,  
Moi qui puis évoquer la molécule et Dieu,  
Moi qui marche parmi l'humanité morose  
Et fais sonner mon pas sur le chemin joyeux,

J'élèverais la voix !... Mon cœur, faites silence !  
Mon âme, taisez-vous ! Et sur le sol penchés,  
Dites-vous que l'oubli d'une heure est une offense  
Et baisez cette terre où vous avez marché.

## L'Adieu

UN jour il faudra bien que nous nous séparions,  
Toi ma compagne aimée et chaque jour plus chère,  
O ma vie!... Il faudra que je quitte la terre  
Pour Dieu sait quel pays de morne affliction!

Tu resteras ici, éternelle et divine,  
Plus jeune, après ma mort, que tu n'es aujourd'hui,  
Car ce n'est qu'à travers mes regards affaiblis  
Que je te vois encore ou plutôt te devine.

Tu ne saurais changer. D'autres hommes naîtront  
Qui, de même que moi, sauront combien sont belles  
Ces forces du désir qui te font éternelle  
Et l'étoile d'amour qui scintille à ton front.

Un jour il faudra donc, ô toi qui fus ma vie !  
Avec toute la joie et toutes les douleurs  
Que comporte ce mot — oui, même les douleurs —  
Dénouer à jamais le destin qui nous lie.

Chacun de nous prendra le chemin convenu :  
Tu marcheras debout vers de nouvelles terres ;  
Pour toi se lèveront de nouvelles lumières  
Et des hommes nouveaux baiseron tes pieds nus.

Moi, l'on me portera vers la rive des ombres ;  
Je ne saurai plus rien de ce qui me fut cher ;  
Plus un rayon du ciel ne chauffera ma chair  
Et même mon suaire blanc deviendra sombre.

Voilà ton sort, ô Vie, et quel sera le mien !  
Et cet hymen ardent dont chaque heure nouvelle  
Resserrait le doux nœud, la mort froide et cruelle  
En tranchera d'un coup le fragile lien.

Mais déjà nous serons comme ceux qui s'ignorent,  
Étonnés des secrets qui nous sépareront :  
Le même éclat toujours brillera sur ton front ;  
Le mien s'obscurcira d'une nuit sans aurore.

Lorsqu'il viendra, ce jour du tout dernier départ,  
Que la veille en soit brève et que l'heure aille vite  
Afin que, dans la hâte et le trouble, on évite  
Les serrements de mains et les trop longs regards.

Car si je ne sais rien de ton secret, ô Vie !  
J'ai pourtant dévoilé un coin de ta beauté  
Et je porte un rayon de ton éternité  
Dans mon cœur qui vieillit et dans ma chair meurtrie.

Je sais trop bien ton prix pour suivre sans regret,  
Au sablier du temps, le grain marquant mon heure ;  
Si j'ignore le jour, le sable qui demeure  
Deviens rare, ô ma Vie, et coule sans arrêt !

## Ode à Émile Verhaeren

HÉLAS ! Il est donc vrai, tu ne chanteras plus !  
Ta parole d'oracle orageuse et féconde,  
Ton verbe que scandaient des rythmes inconnus,  
Ta voix où se pouvait ouïr le cri du monde,

Ta grande voix s'est tue ; et jamais, plus jamais  
Nul ne révélera ce que vraiment nous sommes,  
Car toi seul possédais, aimais et comprenais,  
Avec tous ses péchés, le cœur vibrant des hommes !

Homme, tu l'as été plus que quiconque et mieux !  
Le pouls de l'univers battait dans tes artères ;  
Pour toi les éléments parlaient comme des dieux,  
Et tu puisais ton souffle au souffle de la terre !

O tes yeux éblouis et lumineux d'amour,  
Au miracle éternel des couleurs et des formes !  
Nul n'aura mieux aimé le spectacle des jours,  
L'amour étant, pour toi, la loi sainte et la norme !

O l'élan de tes mains, et leur geste nerveux  
Qui se tendait avide aux choses de l'espace !  
Car, pour les mieux saisir, tes mains aidaient tes yeux,  
La vie étant, pour toi, de la beauté qui passe !

Tu riais de sentir sur toi l'ombre ou le vent ;  
Vraiment tu bondissais de l'orgueil d'être un homme  
Et, pour mieux posséder l'inerte et le vivant,  
Tu criais haut le nom dont les choses se nomment !

Un linceul de silence étouffait sous ses plis  
Une Flandre ignorée, invisible et muette,  
Sur qui pesait la mort des plus sombres oublis,  
Car c'est un pays mort qu'un pays sans poète !

Tu vins et, devinant sa gloire et sa beauté,  
Tu touchas de ton luth le front de l'endormie  
Et grâce à tes appels soudain l'humanité  
En elle retrouva sa vieille et grande amie.

Ces rustres du terroir, ces gueux, ces bateliers,  
Ces obscurs ouvriers des villes tisserandes,  
Tu les as reconnus ; ce sont les communiers,  
Ceux de la confrérie et des gildes flamandes !

Éternels opprimés, éternels insoumis,  
Ils ont teint de leur sang des siècles de révoltes :  
Aussi, te retrouvant en eux, tu les bénis  
Pour leurs moissons de gloire et leurs rouges récoltes !

Même tes moines blancs ont des cœurs de soldats  
Et leur dispute gronde autour des tabernacles,  
Cependant qu'en des soirs de haine et de combats,  
Passent les flambeaux noirs des heures de débâcle.

Mais si l'âpre vengeance et la haine des torts  
Ne sont que de l'amour brûlé pour la justice,  
La cendre de ses feux a des saveurs de mort  
Qui trompent notre cœur sans qu'elles le nourrissent.

Le temps ne compte pas que des instants maudits.  
Aux rameaux de nos jours des grappes d'heures claires  
Agrafent leurs fruits d'or et des après-midi  
Qui paient de leur beauté les plus longues misères.

Les heures vont venir qui mettront à jamais  
Sur notre être meurtri le baume de leur grâce ;  
Les heures vont venir où tout ce qu'on aimait  
Inonde de bonté la minute qui passe.

L'homme est assis à l'ombre ; il repose, oublieux,  
A l'abri du passé, à l'abri de soi-même ;  
Il sent venir à lui ceux qu'il aime le mieux,  
Et celle qu'entre tous les dieux veulent qu'il aime.

O cette après-midi que mûrit le soleil !  
Dans l'ombre, sur un banc, liant leurs mains heureuses,  
L'un verse au cœur de l'autre un flot d'amour pareil  
Que leur destin recueille en son amphore creuse.

Le silence suffit à toute effusion ;  
Les mots sonneraient faux, et ce n'est que la lyre  
Qui trouvera plus tard, avec l'émotion  
De ce jour rappelé, les chants pour la redire.

O ces strophes d'amour ! Toute l'humanité  
Y reconnaît sa voix et son propre langage !  
Et l'on y voit, taillés en leur éternité,  
Les traits que la tendresse imprime à son visage.

Éros, Dyonisos et Pan dieu des troupeaux,  
Symboles des ardeurs qui fécondent la terre,  
Viendront s'asseoir plus tard, mais sous des noms nou-  
A ce tendre foyer de deux cœurs solitaires. [veaux,

Rien n'effacera plus le miracle d'un jour ;  
L'âpreté de jadis, les angoisses, les spasmes,  
Le désespoir qui guette, ont fait place à l'amour,  
Place au sourire heureux, place à l'enthousiasme.

Un monde inaperçu vient d'ouvrir ses écrins :  
Et voici le trésor des époques lointaines,  
Leurs multiples splendeurs, leurs rythmes souverains,  
L'éternelle beauté de l'épopée humaine.

D'autres les auront vus, mais avec d'autres yeux ;  
— Rien n'a changé depuis que les mondes existent, —  
Mais, pour toi, frère humain, au cœur tumultueux,  
Ils auront dépouillé toute ombre qui contriste.

Et ton amour de tout sera si grand, si fort,  
Que les choses viendront à toi comme à leur père,  
Même celles qui sont les serves de la mort,  
L'argile, le granit, les laves et les pierres.

Tu les incrusteras, comme de clairs joyaux,  
Dans ton œuvre panique et tu les feras vivre  
Du souffle de ton cœur, du feu de ton cerveau  
Et de la flamme d'or dont tes veines s'enivrent.

Même tu n'auras pas, en ta suprême foi  
Dans la matière aveugle et les choses méchantes,  
Voulu voir leur fatale et douloureuse loi ;  
Tu craignais le savoir qui tue ou désenchante.

Un jour — ton dernier jour ! — toi l'homme des pitiés,  
Tu connus qu'elles n'ont de pitié pour personne,  
Et que le sort indifférent foule à ses pieds  
La perle et le caillou, la harde et la couronne.

Mais puisque si longtemps le Destin fraternel  
T'égalisa la vie et fit ta route heureuse,  
N'élevons pas la voix pour la myrrhe et le sel  
Dont il mouilla ta lèvre à l'heure douloureuse.

Ce ne fut qu'un instant, ce ne fut qu'un éclair !  
Le reste de tes jours défiant l'infortune  
Laisse le souvenir d'un bonheur haut et clair  
Et d'une gloire d'or sans ombre ni lacune.

Tu n'es plus, mais de ceux qui vivent ici-bas  
Le plus vivant, c'est toi ! Car ta pensée alerte  
Porte partout sa torche, et le bruit de tes pas  
Sonne encor sur ce monde où l'on pleure ta perte.

Qui donc peut effacer l'empreinte qu'en passant  
Ton ombre aura laissée aux âmes de notre âge ?  
Désormais contre toi le Temps est impuissant ;  
Le seuil de l'avenir s'ouvre pour ton passage.

La dalle qu'on a mise au-dessus de ton corps,  
— Gardienne de ton nom, témoin de ton génie, —  
Oui, je l'entends bouger sous le multiple effort  
Que du fond du tombeau tu tentes vers la vie.

J'entends aussi craquer les ais de ton cercueil,  
Et, tandis que les morts autour de toi tressaillent,  
Soulevant de tes mains ton lourd manteau de deuil,  
Tu renais immortel des terrestres entrailles !



## TABLE

	Pages
A Charles Van Lerberghe . . . . .	7
Oui, je parle . . . . .	13
Mes yeux . . . . .	18
Si la mort vient . . . . .	23
Il est des jours . . . . .	25
Il en est qui vont . . . . .	27
Pèlerinage . . . . .	29
O noble poésie! . . . . .	32
Vous dormez . . . . .	35
J'ai vu . . . . .	38
Même en ces heures . . . . .	41
La terre et l'océan . . . . .	43
Vieilli, lassé. . . . .	44
Du cœur de la forêt. . . . .	47
J'ai besoin de vos mains . . . . .	49
Les minutes. . . . .	51
Il faut garder. . . . .	52

	Pages
Le cœur . . . . .	54
J'ai fait avec mes jours . . . . .	56
Il est des jours . . . . .	59
Que mon âme s'exile . . . . .	62
Parce que vos vingt ans . . . . .	66
Il est des heures . . . . .	68
Le crépuscule . . . . .	70
Comme un noir étendard . . . . .	73
Je ne sais . . . . .	79
Mon cœur . . . . .	85
Vous aurez beau danser . . . . .	87
A la Vie . . . . .	89
L'Adieu . . . . .	95
Ode à Émile Verhaeren . . . . .	99

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE 17 FÉVRIER 1920

PAR

BERGER-LEVRAULT

A NANCY









